

Chanter pour mourir, ça sonne drôle

Chante avec moi

Étienne Bourdages

Numéro 139 (2), 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64628ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bourdages, É. (2011). Compte rendu de [Chanter pour mourir, ça sonne drôle / *Chante avec moi*]. *Jeu*, (139), 10–13.

Chante avec moi

TEXTE, MUSIQUE ET MISE EN SCÈNE **OLIVIER CHOINIÈRE** / COMETTEURE EN SCÈNE **ALEXIA BÜRGER**

DIRECTION MUSICALE **PHILIPPE BRAULT** / CHORÉGRAPHIE **LINE NAULT**

ÉCLAIRAGE **ERWANN BERNARD** / SONORISATION **OLIVIER GAUDET-SAVARD** /

RESPONSABLE DU CHŒUR DE L'ÉCOLE NATIONALE DE THÉÂTRE **CATHERINE GADOUAS**

AVEC **CHRISTIAN BARIL, MARIE BERNIER, DELPHINE BIENVENU, SABRINA BISSON, DANY BOUDREAU,**

JULIE CARRIER-PRÉVOST, SIMONE CHEVALOT, GUILLAUME CHOUINARD, ÉLISA COMPAGNON, BENOÎT DAGENAIS,

ANNIE DARISSE, ÉTIENNE DE SANTIS-SAVOIE, ÈVE DURANCEAU, MARIE-MICHÈLE GARON, DAVID GIGUÈRE,

ÉMILIE GILBERT, MATHIEU GOSSELIN, JOHANNE HABERLIN, KEVIN HOULE, GUILLERMINA KERWIN, ÈVE LANDRY,

CHRISTIAN LAPORTE, JUSTIN LARAMÉE, MILÈNE LECLERC, VALÉRIE LE MAIRE, MARIKA LHOUMEAU,

PIERRE LIMOGES, JEAN MAHEUX, MATHIEU MARCIL, FRANÇOIS MARQUIS, IANNICKO N'DOUA, FRÉDÉRIC PAQUET,

EMMANUELLE ORANGE PARENT, CHRISTIAN PERREAULT, SÉBASTIEN RAJOTTE, ISABEL RANCIER, PHILIPPE ROBERT,

DANIEL ROUSSE, BRIGITTE ST-AUBIN ET INES TALBI.

PRODUCTION DE **L'ACTIVITÉ**, PRÉSENTÉE À L'ESPACE LIBRE DU 26 OCTOBRE AU 6 NOVEMBRE 2010.

ÉTIENNE BOURDAGES

CHANTER POUR MOURIR, ÇA SONNE DRÔLE

L'écoute quotidienne pendant une quinzaine de minutes des mélodies de Mozart rendrait plus intelligent. C'est du moins la nouvelle que des médias s'empressèrent de colporter il y a une vingtaine d'années. On appela le phénomène l'effet Mozart. D'aucuns encouragèrent même les parents à mettre leur progéniture en contact régulier avec la musique du compositeur de génie. Mais, après une mise à l'épreuve, les retombées de cette pratique se révélèrent plus profitables pour les vendeurs de disques que pour les mélomanes amateurs et les intellectuels en puissance. La musique – celle de Mozart ou d'autres artistes – a sans doute des effets sur l'humeur, mais peut-elle vraiment rendre plus brillant ? Bien qu'il soit dans l'air depuis longtemps, l'intérêt pour ses effets sur les comportements de l'être humain et, plus spécifiquement, sur son cerveau s'est accru au cours des dernières décennies, notamment grâce au développement des neurosciences. Pourquoi la musique et la chanson plaisent-elles ? Pour quelles raisons se sont-elles développées dans toutes les cultures ? Quelle fonction jouent-elles dans la survie de l'espèce ? Récemment, des chercheurs de l'Université McGill publiaient les conclusions d'une étude confirmant enfin l'hypothèse selon laquelle, à l'instar d'une drogue ou de la nourriture, la musique a bel et bien une incidence sur la production de dopamine, neurotransmetteur associé au plaisir. Il suffisait pourtant de passer une heure à l'Espace Libre

l'automne dernier pour s'en convaincre, car c'est sans contredit des sécrétions apparentées que produisait *Chante avec moi*, le dernier opus d'Olivier Choinière.

La musique induit le mouvement (de foule)

Si ce n'était du synthétiseur trônant côté jardin, la scène serait vide. Les spectateurs sont toujours à jaser lorsqu'un accord sec émanant de l'instrument les surprend. Obéissants à cet ordre tacite, ils se taisent. Le signal est lancé, le spectacle va commencer. Léger malaise tout de même : le tempo se maintient... régulier... mais rien ne se passe... Jusqu'à ce qu'un « spectateur » se lève et descende les gradins pour s'installer au clavier. Visiblement inspiré par la cadence métronomique, il essaie quelques accords. Non sans hésitation, il construit une mélodie dont un mouvement lui est soufflé par une anonyme qu'on n'avait pas vue entrer. Mal assurée, celle-ci le rejoint tout de même et, avec un regard complice vers la salle, sort de son sac à main un petit instrument de percussion, comme de minimaracas de la grosseur d'un œuf, qu'elle agitera durant toute la représentation. Au duo se joindront ensuite un livreur tirant un tambour de basque de sa boîte de pizza, un ado attardé, surexcité, frappant frénétiquement sur ses cuisses avec des baguettes et une femme coincée. Une équipe de techniciens



Chante avec moi d'Olivier Choinière. Spectacle de l'Activité, présenté à l'Espace Libre à l'automne 2010. © Gilles Renaud.

prend progressivement le contrôle de la situation, installe des micros, roule une batterie à l'arrière-scène, accroche une guitare au cou de la dernière arrivée... La chanson est lancée, et nous serons tous pris par son tourbillon lancinant. Impossible pour le spectateur de ne pas se laisser entraîner par cet engrenage fatal, de ne pas se mettre à taper du pied ou des mains avec les comédiens.

Construit en trois parties, le spectacle appuie sa montée dramatique sur l'accélération de la musique, accentuée par le rétrécissement graduel des scènes répétées. Dans la première partie, qui dure une bonne demi-heure, la foule grossit petit à petit, les gens se rencontrent, se présentent le temps de quelques rimes, se désinhibent tranquillement, prennent de l'assurance puis se joignent aux autres pour former des chœurs et participer aux chorégraphies. Le rassemblement est assez ordinaire : pas trop de signes perceptibles de loin, surtout pas de fortes personnalités, sinon une fille en fauteuil roulant, une autre avec une croix au cou, un petit groupe arborant le carré rouge des manifestants étudiants... On comprend rapidement le principe : la musique, la chanson, ça enchante, ça réchauffe les cœurs, ça rapproche, ça fait même lever de terre, car la paraplégique sera miraculée par l'effet d'entraînement et se mettra à marcher, voire à danser. Au climax du premier tiers, les

grandes portes de l'Espace Libre s'ouvrent sur la rue Fullum pour laisser entrer une vedette de la chanson québécoise actuelle, une différente pour chaque représentation. Sans une pointe d'autodérision, au cours des dix représentations, apparaîtront ainsi Yann Perrault, Tricot Machine, Urbain Desbois... Après avoir atteint une telle euphorie, on se dit que le spectacle doit achever. Seulement, si les chanteurs socialisent, se serrent dans leurs bras, l'infatigable battement 2/4 n'en a pas fini avec eux et reprend du service en s'intensifiant.

Alors, le jeu recommence, suivant le même ordre que dans la première partie. Cette fois-ci, par contre, voilà des gens défaits de leur embarras initial. Tout à fait volontairement, ils ont enlevé quelques couches de vêtements, se déhanchent lascivement et échangent des regards enveloppants, ne se font plus prier pour chanter et danser. L'écart avec la première version produit nombre d'effets comiques. On rit de voir la fille en fauteuil roulant arriver sur scène déjà vêtue d'un tutu et de chaussons de ballet, de voir ces personnages aux attributs stéréotypés – une squaw avec des tresses, un Noir pieds nus en shorts et chandail aux couleurs africaines, un Juif portant une kippa – dansant de manière tout aussi stéréotypée, de voir les étudiants du début, la chemise propre, la cravate et la cocarde de fonctionnaire autour du cou, de voir les danseurs de la rue se présenter maintenant

sur scène en léotard ou autres survêtements athlétiques... Les identités se sont sexualisées, extraverties de manière exponentielle, mais, surtout, elles sont devenues des lieux communs. Les paroles de la chanson n'ont pourtant pas changé. Chacun scande encore les mêmes rimes, comme s'il s'agissait d'un slogan intime composé pour lui seul. Or, à cette vitesse, est-ce qu'on porte encore attention au sens des paroles ? Étrange impression de formatage grâce auquel tout le monde trouve son moule : tout le monde y trouve son compte, car n'importe quelle mélodie peut servir n'importe quelle revendication.



Chante avec moi d'Olivier Choinière. Spectacle de l'Activité, présenté à l'Espace Libre à l'automne 2010. © Gilles Renaud.

Quand, à la fin de la deuxième partie – il n'aura fallu que la moitié du temps de la première pour l'expédier –, la foule fébrile se tourne vers les manœuvres qui ouvrent les portes du théâtre, personne ne vient la rejoindre pour valider son plaisir. Et le moulinet se remet en marche, la mesure reprend de plus belle ! En rangs, l'un derrière l'autre, les comédiens chantent sur un rythme effréné qu'ils ponctuent de mouvements synchrones, secs et robotiques. Ce qui a tout d'un sprint sur place a le don de les achever un par un. On les voit tomber comme des mouches, jusqu'au dernier, qu'on observe pendant de longues secondes se détraquer tel un jouet mécanique qu'on aurait trop remonté. La musique ne s'arrête pas pour autant : un iPhone ayant filmé la performance sera fixé à un micro et, ensuite, les comédiens reviendront comme des automates pour ne s'arrêter, semble-t-il, qu'au moment où les spectateurs cesseront leurs applaudissements. Comme si ces derniers n'en avaient pas eux-mêmes eu assez ! En effet, la gradation qui structure la représentation est, tant pour les personnages que pour l'assistance, aussi abrutissante qu'une soulerie collective. On sort de la salle contaminé par un ver d'oreille qui a eu suffisamment d'une heure et des poussières pour creuser insidieusement son tunnel jusqu'aux replis de notre cerveau. Nous serons occupés longtemps à combattre le souvenir de ce refrain. Mais comment résister ? Inconsciemment, nous avons aussi été assimilés à la masse.

Un usage trop intense en épuise le sens

La force d'attraction de la dernière pièce d'Olivier Choinière ne se fonde pourtant pas sur les paroles – ni même sur la musique qui l'accompagne. Au contraire, le texte constitue la principale faiblesse du spectacle. Faiblesse assumée toutefois, puisqu'elle coïncide avec la vacuité de la chanson populaire, objet de la critique du spectacle. Du coup, il est tout à fait cohérent avec le propos des créateurs. Il n'insiste pas avec des moyens explicites sur ce que le spectateur saisit parfaitement grâce à la forme que Choinière et ses acolytes dans tous les aspects de la production ont fabriquée. Se riant des procédés mnémotechniques de la chanson populaire, celle de Choinière est interminable, répétitive à l'excès, reprenant inlassablement les mêmes couplets, les mêmes refrains et, surtout, les mêmes rimes en « ique ». Elle tourne rapidement à vide pour devenir un bruit à travers lequel on perçoit sporadiquement quelques bribes sensées. Cependant, la mise en scène et les danses réglées au quart de tour racontent de manière extrêmement éloquent ce que la litanie ne parvient pas à dire parce que, paradoxalement, elle manque de mots. La chanson dont les personnages font l'éloge n'a pas de sujet, rien que des épithètes, ce qui en fait un hymne très polyvalent, à la fois diplomatique, romantique, christique, et j'en passe... Pour l'essentiel, le texte se résume à « Je chante/ Oui, je chante/ Pour que tu chantes/ Avec moi » (bis et re-bis !). Le spectacle m'apparaît donc comme une réussite parce qu'il arrive à bien servir son message à l'aide de simples échanges entre le fond et la forme. Choinière parvient à faire un commentaire mordant sur un genre – que ce soit la musique pop ou la comédie musicale – en utilisant les motifs de ce même genre. Un petit tour de force.

Mais quel est-il, ce message ? Le crescendo qui s'accroît d'une reprise à l'autre mène à l'absurde, voire à l'abstraction. Un peu comme lors de la dernière scène de *la Cantatrice chauve* d'Ionesco, quand le langage des personnages devient complètement désarticulé, les identités individuelles se trouvent anéanties par le vacarme, les émotions personnelles sont noyées, broyées par la machine qui en impose d'autres, préfabriquées. Dans *Chante avec moi*, épuisé par l'itération en boucle, devenu incapable de penser par lui-même, chacun voit son intériorité saturée par le flonflon rock-matante. Si, en ouverture, la musique et la chanson servaient d'exutoire en permettant à des passants de toute origine de se libérer d'un corps qui visiblement les avait jusque-là entravés, si elles encourageaient la communion entre quidams s'échangeant des sourires motivants et reconnaissants, au final, elles emprisonnent et conditionnent.

Choinière nous convie à une vision du monde assez pessimiste. Ici, la chanson populaire sert l'enrégimentement des masses par des pouvoirs discrets mais omnipotents, représentés par la demi-douzaine de techniciens de scène qui imposent son autorité en dirigeant les entrées et les sorties, en déplaçant les praticables, en se chargeant des multiples instruments, des micros, allant jusqu'à coller du ruban adhésif par terre pour



Chante avec moi d'Olivier Choinière. Spectacle de l'Activité, présenté à l'Espace Libre à l'automne 2010. © Gilles Renaud.

tracer les limites de l'espace occupé par la foule lorsqu'elle s'agglutine au centre dans la première partie ou en l'entourant carrément d'une banderole de sécurité jaune dans la deuxième. À la fin, la chorégraphie va jusqu'à suggérer l'endoctrinement militaire à travers la podorythmie en rang d'oignons. L'emprise est totale. D'ailleurs, les chanteurs ne viennent-ils pas de clamer pendant une heure : « Nous sommes les rouages/ Des mots et des images » ? Les identités individuelles n'ont plus lieu d'être, tout le monde chante et danse en ordre. Et ceux qui s'effondrent, abattus par la fatigue, sont traînés hors de la scène par les techniciens. Devant cette débâcle, on ne peut s'empêcher de faire un rapprochement avec *On achève bien les chevaux* d'Horace McCoy mais aussi, pour d'autres raisons, avec un autre texte d'Ionesco qui présente une structure similaire, *Rhinocéros*. Or, dans le cas de *Chante avec moi*, aucun Bérenger pour résister et se révolter, car les chanteurs semblent dénués d'esprit critique : ils n'ont plus la distance nécessaire. À force de mièvrerie, la chanson qui les avait d'abord amadoués puis encouragés à se révéler avec ostentation a fini par les oblitérer complètement. En s'exprimant à travers des paroles passe-partout, ils se trouvent coupés de leur poésie intérieure. Ils s'oublient dans le plaisir de l'illusion.

Après le dernier salut, le martèlement du tempo s'arrête, et les spectateurs partagent l'impression de se voir enfin libérés d'une torture comparable au supplice de la goutte. Nous aurions difficilement pu en prendre davantage. En effet, si l'ironie de *Chante avec moi* nous a mis le sourire aux lèvres, si plusieurs

scènes nous ont procuré un réel plaisir et que nous nous sommes même parfois sentis en parfaite communion jubilatoire avec le chœur d'une cinquantaine de comédiens rassemblés en face de nous, une heure de cette musique hélicoïdale, ça fige la raison, ça frise la folie, ça tue ! Va pour la production de dopamine ! Choinière a eu le flair de s'arrêter avant de nous faire mourir d'une surdose. De toute façon, le mal est fait puisqu'on se met soi-même à remettre en question ses propres goûts musicaux. Les milliers de titres emmagasinés sur mon lecteur MP3 ne sont-ils pas eux aussi de la guimauve dont je me gave ? Les changements qu'a subis l'industrie du disque ces dernières années, l'accessibilité à la musique via Internet, sont des moyens qui semblent avoir fait de moi un consommateur boulimique davantage qu'un mélomane fureteur... Le plaisir découle-t-il maintenant plus de la possession d'un titre que de son appréciation ? Est-ce que toutes les musiques se valent, comme dans ce spectacle où le même air sert toutes les causes et arrive à évoquer n'importe quel état d'âme, malléable au point de convenir à toutes les circonstances ? Il est pourtant impossible de résister à cette plaisante stimulation sinon en se bouchant fermement les oreilles.

D'où vient donc cette mélodie ?
 D'où ces paroles ont-elles jailli ?
 Je chante
 Oui, je chante
 Pour que tu chantes
 Avec moi ■